

# L'ECHO DES CAVERNES Année 1963 N°12

Chers Amis,

Voici le douzième numéro annuel de l'Echo des Cavernes, qui avance résolument vers les 300 exemplaires. Nous sommes maintenant loin du modeste chiffre de tirage des premiers numéros qui ne dépassait pas la centaine de fascicules. Aujourd'hui, nous nous apercevons qu'à l'époque, nous avons manqué d'audace dans nos prévisions, car nous voudrions bien posséder encore une petite réserve de ces anciens numéros, aujourd'hui introuvables, pour contenter nos nombreux amis spéléos de France et des pays voisins, qui demandent, un peu tard, des collections complètes.

La chauve-souris de l'Echo, après des migrations vers l'Est qui l'ont amenée jusqu'en Pologne, a pour la première fois l'an dernier, résolument piqué vers l'Ouest, et, d'une seule traite, elle a franchi l'Océan pour atterrir aux Antilles. Comme les pipes de Saint-Claude, et pour peu qu'il existe là bas des trous et des spéléos, elle ira bientôt aux antipodes.

Reprenant encore une fois le chemin du Grandvaux, nous vous décrivons cette année un certain nombre de grottes et de gouffres de ce secteur riche en cavités souterraines, dont toutes les possibilités d'exploration sont loin d'être épuisées.

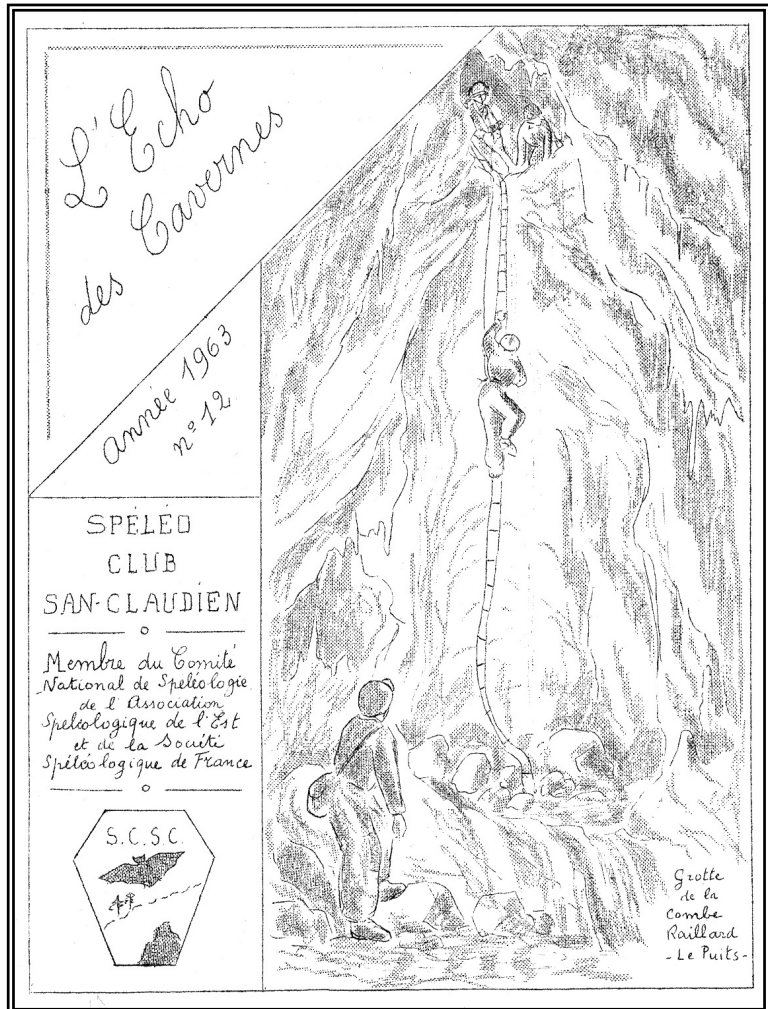
Avec toutes les amitiés des hommes des cavernes.

## □ ACTIVITES 1962

Par le beau temps et le soleil printanier du mois de janvier, nous avons pu poursuivre agréablement nos recherches, et, dès le début de l'année, visiter près de Cuttura une petite grotte plongeante, terminée par un puits obstrué. Ce trou, long d'une trentaine de mètres aurait été utilisé pendant la guerre de 1870 comme cachette pour les sacs de grains. Avertis ensuite de l'existence dans les bois de Cuttura d'un gouffre assez profond, difficile à repérer, notre équipe a pu trouver un guide, qui, après bien des hésitations et des détours dans les buissons, l'a finalement amenée devant l'orifice minuscule de ce puits en éteignoir. Vu l'heure tardive, seul Mario est descendu et a touché le fond 20 mètres plus bas. Le gouffre est colmaté mais une diaclose élevée, inaccessible sans mât, est susceptible de donner une suite. A prévoir à la prochaine sortie dans ce secteur.

Les environs immédiats de Saint-Claude, que l'on croyait, après quinze ans et plus de

recherches, épuisés au point de vue spéléologique, réservent encore



bien des surprises. Après la grotte et le gouffre de Cuttura, c'est un gouffre de 16 mètres qui a été découvert et exploré en forêt du Frénois. Ensuite, c'est à Valfin qu'une grotte nous a été signalée, un trou tellement profond "qu'un phare de voiture branché sur des accus n'en éclairait pas le fond." Vu la difficulté d'accès, il est plus que douteux qu'une semblable expérience ait jamais été faite, et c'est ce qui explique probablement que cette cavité, longue de 18 mètres, profonde de 6 mètres ait pu être à ce point exagérée. L'équipe est allée ensuite, pour finir la journée, se tremper les pieds dans les grandes dolines des Prés-de-Valfin et dans les marais du Loutré, sans y découvrir autre chose que les pertes déjà connues, de nombreux ruisseaux grands et petits, qui disparaissent sous terre par des méats rocheux ou marneux, pour réapparaître on ne sait trop où. Une expérience de coloration serait à tenter au Loutré et dans ces dolines, car les circulations souterraines intenses ne paraissent pas se rattacher au cours profond qui va du lac de l'Abbaye à l'enragé.

Puis, une prospection menée sur de vagues indications dans les falaises voisines du Loutré, pour découvrir de "grandes grottes" où s'abritait le maquis, n'a pas donné de résultats. D'après des renseignements ultérieurs, ces vastes cavités se réduiraient à de petits trous tout juste pénétrables par les renards et les chiens chargés de les débusquer. A revoir aussi, à l'occasion.

Le lendemain de cette sortie, la neige s'est mise à tomber, et si Jean-claude ne s'était pas décidé à retourner de St-Claude au Loutré

pour y rechercher le même soir au clair de lune une boussole qu'il y avait oubliée, le Nord aurait été définitivement perdu. Comme d'usage, avant que la couche de neige soit entièrement fondue, le temps a été mis à profit pour la visite d'une douzaine de trous occupés par des essaims de chauves-souris.

Le S.C.S.C. a visité aussi dans une tempête de neige toute une série de petites grottes repérées par J.C. Grostabussiat aux environs de Lavans et de Pratz. Ces cavités ne sont guère que des boyaux exigus longs de 10 à 50 mètres servant de niches aux renards. Les plans n'ont pas été longs à lever, mais cependant, la désobstruction d'un de ces boyaux est envisagée, car il donne passage à un cours d'eau intermittent et pourrait conduire à un ruisseau permanent susceptible d'intéresser les communes voisines.

On dit toujours que dans n'importe quelle cavité de moyenne importance même entièrement visitée de longue date, il reste quelque chose à découvrir. Notre vieille grotte de la Pontoise en a fourni un exemple. Nos équipes y sont descendues certainement une bonne quinzaine de fois, en ont fait le plan minutieux, y ont chassé les cavernicoles dans les moindres recoins, et ont pu y lire d'innombrables inscriptions, dont les plus anciennes datent de 1793 et 1802. Et pourtant, le 1er Mai, J.C. Grostabussiat, Titou Vaillat et Jacky Zannoni, qui ne connaissaient pas encore cette caverne sont allés y faire un tour et sont revenus en annonçant qu'ils avaient découvert sous une dalle, une galerie non portée sur le plan et vierge de toute trace de pas. Ils l'ont suivie, pour arriver au bord d'un puits où ils ne sont pas descendus faute d'agrès. Mais ils sont revenus sur les lieux en fin de saison et ont terminé l'exploration de cette nouvelle galerie qui finit par un puits de six mètres. Ils ont pu noter aussi qu'un courant d'air très violent soufflait à l'extrémité de la grotte où l'air est habituellement calme. Sans doute, après l'obstruction terminale, existe-t-il un siphon, désamorcé cette année par la sécheresse, et des prolongements dont il pourra être intéressant de s'occuper un jour.

Autre exemple, sur la commune même de Saint-Claude, une découverte a été faite par une équipe qui, le 13 mai, avait projeté de passer l'après-midi à revoir sans aucun espoir de nouvelles trouvailles, quelques trous au Mont Chabot. Descendant au passage dans une grotte plongeante sans aucun intérêt, nos spéléos, par habitude plus que par conviction, ont déplacé quelques pavés du fond, et se sont avisés tout à coup qu'une continuation était du domaine des possibilités. Après trois heures passées à faire la chaîne pour retirer des

blocs de toutes tailles et des morceaux de bouteilles cassées, l'orifice dégagé a été suffisant pour que J. Zannoni puisse s'y glisser et annoncer que "ça continuait" par une diaclase au-delà d'une chatière. Il fallait bien cela pour faire oublier les nombreuses coupures dues aux débris de verre et pour consoler nos vaillantes filles d'avoir à exhiber toute une semaine des doigts barbouillés de mercurochrome. Au bout de la diaclase entrevue par Jacky, se trouve une jolie petite salle où on peut remarquer quelques buissons de minuscules excentriques.

Quand enfin, l'épaisse couche de neige du printemps a été fondue, le Club a pu reprendre aussi l'exploration des cavités du Grandvaux, finir de déblayer l'entrée de la grotte à Jean Laurent et en faire l'exploration, puis aller lever les plans de la belle grotte gouffre de la Combe Raillard. Et en fin mai, il a enfin été possible de trouver la grotte de Couesnans suffisamment asséchée pour permettre à un groupe nombreux d'aller y terminer le film commencé en 1961. Comme à la précédente séance le transport des accus de 12 volts n'a pas été une petite affaire, mais comme sous terre les vedettes ne rechignent pas au métier de manœuvre, tout s'est bien passé. Comme récompense des efforts de la matinée, anciens et nouveaux se sont offert une exploration toute à la corde lisse (pour ne pas salir d'échelle !) de la belle grotte d'Antre, au sol horriblement fangeux, mais à la voûte splendide.

Pour la Pentecôte, comme tous les ans, une délégation des spéléos de Saint-Claude s'est rendue au Congrès, qui n'était pas seulement cette année celui des associations spéléologiques de l'Est, mais le Congrès National, auquel assistaient des représentants de la plupart des groupes de France et des pays voisins, Suisse, Belgique, Allemagne notamment, ainsi que de nombreux spécialistes des sciences du sous-sol. Pendant ce congrès, tenu au pied du Ballon d'Alsace, nos représentants ont pu écouter des conférences très intéressantes sur la biologie, la géologie et la préhistoire, et des exposés sur les principales cavernes de France en cours d'exploration. L'un d'eux a pris la parole pour décrire la Grotte des Foules et résumer les observations qui y ont été faites. Ce qui a valu de chaleureux applaudissements aux San-Claudiens. Une visite en cours de congrès, à la belle grotte de Bournois qui déroule sur 1700 mètres d'énormes galeries aux magnifiques décors a enchanté tous les congressistes, surtout les photographes.

Enfin, avec le beau temps au mois de juin, l'eau a consenti à baisser dans nos réseaux actifs. Notre collègue Françoise Grenier, partie lever des pièges à insectes dans les premières galeries des Foules a trouvé le passage libre vers la profondeur, et n'a pas résisté à la tentation d'aller voir ce qui se passait un peu plus loin. Le torrent était descendu au bas des Grands Puits ouvrant le parcours vers les galeries lointaines. Une équipe est montée à la grotte le dimanche suivant, accompagnée par un Meusien, notre ami Descaves, Président du Spéléo-Club de Robert Espagne, mais n'a guère dépassé le cours d'eau jugé encore trop agressif. Par contre, le dimanche suivant, après une nouvelle semaine de beau temps, Françoise, Jacky et Colin ont poussé une reconnaissance rapide jusqu'aux siphons terminaux, constatant, comme d'habitude après les crues, des modifications de détail dans les galeries.

Comme la sécheresse s'est prolongée sur plusieurs mois, cette visite, on s'en doute bien, n'a pas été la dernière, et en août, nos éléments les plus filiformes, Jacky, Titou et Jean-Claude ont pu progresser encore, au prix d'un pantalon, dans une des galeries "X", minuscule passage dont toutes les issues ne sont pas identifiées.

Au début d'octobre, après plusieurs accès d'humeur du torrent, qui n'a pas manqué, après chacune des rares averses de la saison, de couper les passages clés, nous avons trouvé, extraordinairement

asséchées les grandes galeries d'eau centrales, dont près de la moitié a pu être parcourue à pieds secs. Mieux encore, le sol d'un boyau fangeux, où les rampants s'étouffaient dans l'argile semi liquide, s'était suffisamment raffermi pour que l'on puisse y avancer presque confortablement et en lever le plan exact.

Il était question, après maintes études des lieux, d'essayer de vider par siphonnage une des laisses d'eau terminales. Tout était prêt, le tuyau acheté, la date arrêtée, quand le torrent s'est réveillé. A la mi-octobre la crue avoisinait vingt mètres. A la fin du mois elle n'était plus que de dix mètres mais le 4 novembre, on retrouvait l'eau montée à près de trente mètres. Pourtant, il n'était guère tombé de pluie sur le plateau où les citernes étaient toujours à sec.

S'ils aiment trouver des galeries propices à l'exploration, les spéléos aiment aussi voir couler l'eau à volonté chez eux et, d'ailleurs, le jour où il n'y aura plus rien à découvrir dans leur grotte de prédilection, ils seront les premiers à le regretter. Il faut donc bien de temps à autre une période de repos, à condition cependant qu'elle ne dure pas un an ou plus comme parfois ! Faut-il pourtant que le bassin qui alimente le torrent des Foules soit étendu, pour collecter un volume d'eau aussi important.

Les possibilités spéléologiques du Haut-Jura commencent à être connues. C'est ainsi que nous avons appris qu'un groupe de Parisiens et de Dijonnais était descendu cet été dans le Pétrin de la Foudre à Choux. Cet été également, une troupe scout venue de Lure, a séjourné dans notre région, faisant sous la conduite d'une équipe san-claudienne toute une série d'explorations de plus en plus difficiles, à Charix, à Courtouphle, aux Cernois. Nos cavernes ont enchanté tous les participants, et nous savons même que, devenus des "mordus" nos visiteurs s'attaquent maintenant aux cavités de Haute-Saône.

Une autre troupe de scouts, venue du Limousin, et qui avait choisi comme thème d'activité la géologie, a campé pendant une quinzaine de jours à Orva et a exploré, sur nos indications, quelques cavités faciles dans la vallée de la Semine, faisant une abondante récolte de fossiles.

Notons encore à l'actif de cette saison, la découverte et l'exploration d'un nouveau gouffre en forêt des Ecolais à Choux, la visite d'une résurgence intéressante à la Pesse, une

appréciable progression dans des boyaux asséchés à l'extrémité de la grotte de Charix, et l'exploration définitive du grand gouffre du Cernérou aux Bouchoux. Ce puits avait été attaqué en 1950, et l'équipe y avait trouvé une telle accumulation de cadavres d'animaux, qu'elle avait dû renoncer à poursuivre la descente. Pendant les années suivantes, d'autres bêtes crevées s'étaient ajoutées au tas, de sorte que la visite était toujours remise. Mais, comme depuis quelques temps, les équarisseurs dispensent aux éleveurs la corvée "d'emporter", il a été jugé possible de faire une nouvelle tentative. En effet, l'équipe a trouvé, suivant l'expression d'un de ses membres "le charnier transformé en ossuaire". Elle a pu progresser en profondeur et terminer la visite du couloir entrevu douze ans plus tôt, par lequel le contenu du gouffre s'acheminait vers les sources de la vallée. Un grand merci aux équarisseurs !

Nous ne pouvons terminer ce compte rendu, sans parler de notre exposition. Décidée après plusieurs velléités non suivies d'exécution, cette manifestation a connu un succès extraordinaire, dépassant les prévisions les plus optimistes des organisateurs. Si le matériel et les collections exposés ont vivement intéressé les visiteurs, que dire des séances de projection du film et des diapositives en couleur. Pendant trois de ces séances, le public a presque rempli la grande salle des Bains Douches, et pendant les trois autres, il s'y est écrasé, ne laissant libres que les strapontins !

C'est un gros travail de monter une exposition, mais le Club en a été amplement récompensé, non financièrement, puisque l'entrée était gratuite, mais moralement, ce qui est mieux. C'est un encouragement pour recommencer de temps à autre, et nous recommencerons, quand nous aurons assez de nouveautés à faire voir.

## □ GROTTES ET GOUFFRES DU GRANDVAUX

L'exploration des cavités du Grandvaux, proches de Saint-Claude, mais pourtant bien éloignées pour de pauvres spéléos, longtemps démunis de moyens de transport, a débuté par la descente au treuil dans les 78 mètres de la Tâne à Saint-Pierre, exploration relatée dans notre Echo n°9 de 1958.

De longues années s'écouleront ensuite avant que les San-Claudien reprennent ce secteur. Il y avait tant de trous à voir aux environs immédiats de la résidence à pied et sac au dos, que le besoin d'expéditions lointaines ne se faisait pas sentir. Et puis, un jour, les vallées de la Bienne, du Tacon, du Flumen et du Longviry et leurs contreforts ont été à peu près totalement prospectés, les plateaux des Moussières, de Lajoux, de Lamoura et du Frénois ont été parcourus sur presque toute leur surface, et les quelques 200 grottes et gouffres qui s'y trouvent ont été connus, répertoriés et topographiés jusque dans leurs moindres recoins. De nouveau, les spéléos ont songé aux cavités du Grandvaux et à la vaste forêt qui s'étend sur les communes de Châtel-de-Joux, des Piards, d'Etival, de Saint-Maurice, de Prénovel, de Chau-du-Dombief et de Château-des-Prés. Il y avait sûrement des trous dans ce coin. Le Professeur Fournier avait signalé des gouffres à St-Maurice, sans cependant les situer très exactement, et en notant surtout leur relation probable avec la nappe d'eau qui alimente la grotte de Balerne à Ney.

En 1948, notre regretté camarade Bacherot, avec son équipe de l'ancien Spéléo-Club Lédonien en avait exploré deux au Nord-Est de St-Maurice. Plus tard, l'équipe des Spéléos Ajistes du Jura, dirigée par notre ami A. Meyer en avait recensé et exploré plusieurs, toujours sur cette commune, de même que le Groupe Spéléologique Jurassien de Lons-le-Saunier. Quant au S.C San-Claudien, il était descendu au début de 1959 dans le gouffre de la Cave aux Fromages profond de 20

mètres et dans un puits de 25 mètres à la Combe Verguet, sur St-Maurice également (voir le récit de cette exploration sur l'Echo N°10 de 1960).

Il restait à trouver les orifices des autres, pour lesquels de maigres renseignements avaient pu être recueillis çà et là. Il y avait un gouffre à la Combe à l'Ours, d'autres dans la Combe Raillard, d'autres aux Frasses, mais où exactement ? C'est de cette recherche que les San-Caudiens se sont occupés pendant les périodes où la suite de l'exploration des grottes actives des vallées était interdite par l'eau, et les jeunes ont pu apprécier à cette occasion, et très diversement, les joies de la "prospection".

En langage "spéléo", la prospection est une occupation qui absorbe plus que l'exploration proprement dite, l'activité de tous les clubs. Cela consiste à se promener en tous terrains, en portant toujours une bonne charge de matériel, à la recherche d'un trou présumé s'ouvrir dans un secteur généralement assez mal délimité.

Le trou a été signalé bien souvent par un chasseur ou un forestier qui connaît ou a connu les lieux, et qui très rarement sait reporter ses indications sur une carte ou même faire un croquis valable. Pour lui, rien de plus facile que de trouver l'emplacement de la cavité, grâce à des points de repère qui l'ont frappé, mais qui ne sont pas en évidence ou qui donnent lieu à confusion. On découvrira par exemple un gouffre "sans erreur possible" près d'un banc de rochers, ou au pied d'un gros sapin, ou encore en bordure d'un chemin. Par la suite, l'équipe constate sur les lieux qu'il y a partout des bancs de rochers, que les gros sapins poussent par centaines, et qu'elle n'a que l'embarras du choix entre des chemins allant dans toutes les directions. D'autres fois, le "gros sapin" a été abattu, le chemin a disparu sous les chenilles d'un tracteur forestier ou a été envahi par les buis. Il n'y a plus qu'alors qu'à parcourir la forêt dans le secteur présumé, en se fiant un peu au "flair spéléo" et beaucoup à la chance.

Une première prospection est menée le 24 avril 1955 par J. Vuillard et Colin aux environs de la ferme des Frasses à Château-des-Prés, pour localiser et visiter si possible deux gouffres connus, paraît-il, du fermier.

Conduits sur place par un guide obligeant, les deux spéléos arrivent devant le premier puits, obstrué par un gros bloc qu'ils déplacent pour voir une minuscule ouverture carrée. Le gouffre s'élargit en profondeur, et aussitôt on y déroule la seule échelle de 25 mètres dont on dispose. Mais comme le plus

proche sapin auquel on puisse amarrer l'échelle est assez loin de l'orifice, c'est seulement une vingtaine de mètres d'agrès qui restent disponibles pour la descente, quand la sonde accuse 35 mètres de creux. Le fond ne sera donc pas atteint ce jour là. Colin d'abord, et Vuillard ensuite descendent jusqu'à un balcon couvert de pierres branlantes et ne peuvent que scruter le bas du puits où blocs et baliveaux s'entremêlent, masquant une suite éventuelle.

Le fermier des Frasses assure qu'à la fonte des neiges, l'eau monte dans le gouffre et qu'on y entend une forte cascade. Il mentionne aussi qu'en 1921 ou 1922, la cavité était trop petite pour contenir tous les animaux victimes de la fièvre aphteuse. Comme tout a disparu et que le fond paraît propre, la circulation d'eau profonde n'est pas mise en doute, et l'orifice est refermé en attendant des explorateurs mieux outillés.

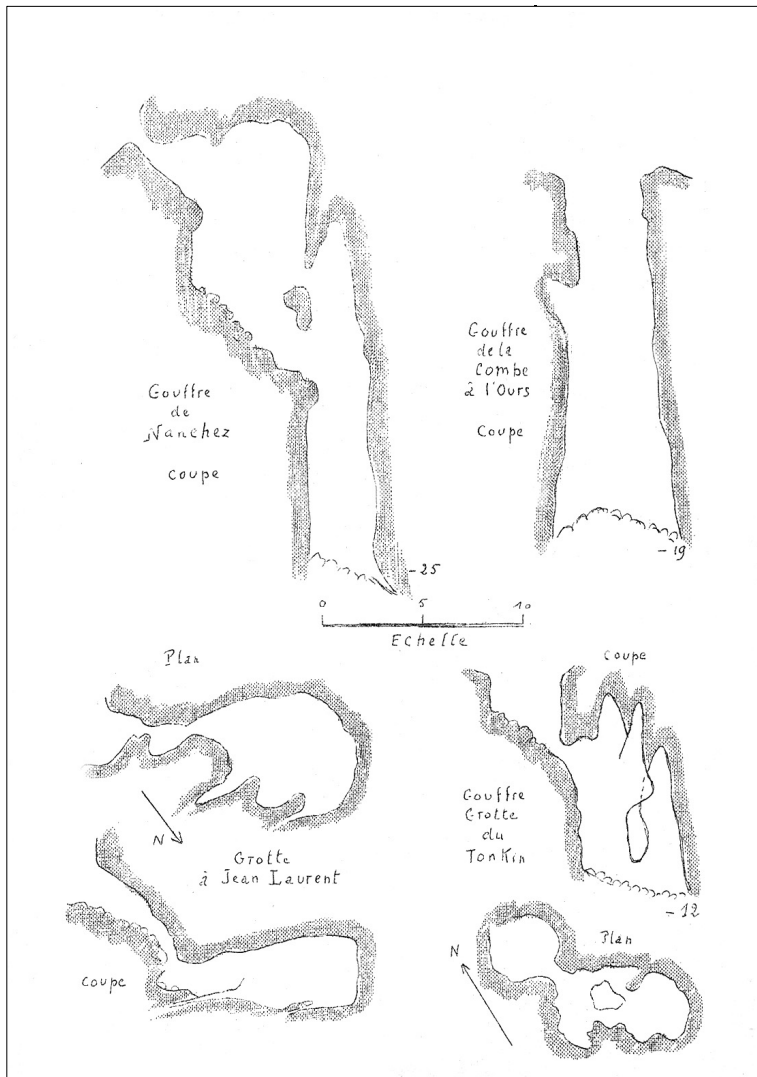
Le même jour, le second gouffre, profond seulement de 12 mètres et situé un peu plus haut dans la forêt des Frasses est visité et topographié. Au passage, leur guide fait voir aux spéléos un bloc de pierre assez curieux. C'est une strate de près de 4 mètres carrés levée à la verticale et percée en son centre d'un trou rectangulaire qui semble naturel. Ce qui laisse sceptiques Vuillard et Colin c'est l'utilisation de ce trou, qui aurait servi, paraît-il, à faire passer une perche horizontale à laquelle le Seigneur de Château-des-Prés faisait pendre les manants "qui refusaient d'aller battre les grenouilles au Lac de l'Abbaye". Fallait-il que ce pauvre sire ait eu les oreilles sensibles pour entendre croasser les batraciens à près de trois kilomètres de distance ! et fallait-il que ses serfs aient eu les jambes courtes pour se laisser pendre à moins d'1,5 mètre du sol ! Notons cependant qu'il n'est pas impossible qu'une potence ait été autrefois dressée sur la montagne des Frasses. Peut-être même la pierre en question en consistait-elle la base, mais certainement pas placée dans sa position actuelle.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une tentative d'exploration du premier de ces gouffres, par Miglio, Colin et Mermet au printemps de 1958. Surchargés de cordes et échelles, les trois spéléos enfoncent jusqu'au ventre dans la neige sur la route forestière, et présumant de ce qu'ils vont trouver en plein bois préfèrent renoncer à parcourir le dernier kilomètre.



Deux ans plus tard, Miglio, Mario, Racine, Colin père et fils et Colette Arnoud reviennent aux Écolets et commencent par errer longuement. Le Père Colin est le seul à connaître l'emplacement du gouffre, dans un chemin creux, exactement sur une limite de parcelle et croit s'y diriger sans hésitation.

Par malheur, il y a eu des coupes et des tracteurs ont creusé des tranchées nouvelles dans la forêt. Comme il y a plusieurs limites de



venir y jeter. Lequel ? N'insistons pas, au moins pour l'instant.

Pourtant ce petit gouffre se poursuit, peut-être par une cavité assez vaste qui pourrait se rattacher au réseau, pas très éloigné, de la grotte de la Pontoise ; sera-t-elle un jour explorable ?

Dans un autre secteur du Grandvaux, en mars 1960 et dans une tempête de neige, une équipe recherche tout un après-midi le gouffre de la Combe à l'Ours, qui devrait s'ouvrir à l'entrée Sud-Est de la Combe, au pied d'un grand rocher et dans un endroit où il y a eu des coupes.

C'est au cours de cette recherche que Grostabussiat, Colin et Vaillat aperçoivent par hasard un auvent sous un petit banc de rochers et découvrent deux porches surbaissés très voisins, chacun donnant accès à une petite salle.

"Pas la peine de vous mettre en tenue" annonce Colin, après avoir terminé en quelques minutes la visite et le levé des plans de ces deux grottes, obstruées l'une et l'autre à une dizaine de mètres de leur entrée, mais qui livrent quand même une faune intéressante d'insectes troglodytes.

Le même soir, l'équipe repassant aux Piards, apprend que le gouffre cherché en vain a une ouverture minuscule en bordure immédiate d'un chemin, qu'il faut bien faire attention de ne pas glisser sur le plan incliné qui précède l'à-pic, et qu'un groupe de spéléos venus du département du Nord (? ! ) y est descendu à 70 mètres de profondeur, avec des cordes à fourrages (? ? !! ) sans parvenir à toucher le fond. Mais il serait à

parcelles, chacun en suit une. Comble de malheur, toute la ramure d'un gros sapin abattu s'étend sur la petite combe, et Miglio qui a suivi la bonne limite passe sans s'en douter à côté du puits obstrué. Il faudra revenir piteusement aux Frasses retrouver le guide de la première expédition, qui, heureusement n'hésitera pas à faire un nouveau déplacement, et mettra vite l'orifice en évidence.

Ensuite Mario, Racine, J. Colin et Miglio descendent l'à-pic pour trouver à 35 mètres de fond un bouchon de blocs et de troncs d'arbres. Il ne fait aucun doute que le gouffre se poursuit à grande profondeur, car ses parois plongent à la verticale et les traces d'eau courante y sont évidentes. Il existe plus bas tout un réseau actif, mais inaccessible.

La journée se termine par une visite rapide à l'orifice d'un puits situé derrière la borne des Frasses. Les San-Claudiens ont déjà repéré ce puits un an plus tôt et ont été mis en fuite par des nuées de mouches bleues, puis par des émanations écoeurantes. Ce ne sont pas des bêtes crevées qui se trouvent là dessous, c'est de la tripaille et des résidus d'abattoir qu'un boucher des environs doit

l'autre extrémité de la Combe à l'Ours, vers le "Pré à la Française" ! Vraisemblablement, il y a là plusieurs trous pour que les indications soient aussi contradictoires.

Le Lundi de Pâques 1960, une équipe passant à Chaux des prés s'arrête chez l'Agent Technique des Eaux et Forêts, pour lui demander s'il connaît des gouffres et des grottes dans sa circonscription, et apprend l'existence d'une grotte en forêt de Prénoval où des chasseurs ont capturé des blaireaux. Au retour d'une prospection dans la vallée de la Saine, ils la recherchent pendant une bonne heure "à cent mètres d'un petit couloir". Ils trouvent bien une petite grotte, mais qui ne répond nullement à la description donnée et qui d'ailleurs se révèle vite impénétrable.

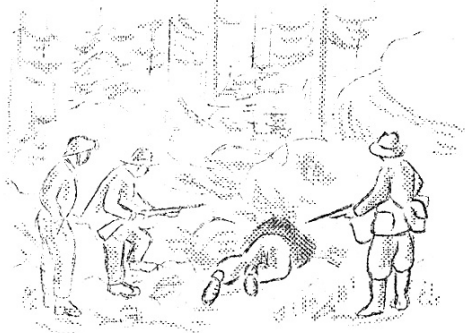
En octobre 1960, Miglio entend parler d'un gouffre formidable, qui se trouverait à l'extrémité nord de la Combe Raillard, et ce serait très facile à découvrir, paraît-il, en bordure d'un grand chemin, non loin d'une murette formant limite de forêts. Au premier dimanche de beau temps, il emmène à la recherche de ce trou, Racine, Goliard Colette Arnoud, Grostabussiat, Colin et Delort.

Peu avant l'entrée de la combe Raillard, l'équipe recherche une nouvelle fois la Grotte aux blaireaux, et ne trouve toujours rien, va repartir quand deux chasseurs passent sur la route. Ils savent où se trouve la cavité et acceptent aussitôt de servir de guides. Ils hésitent quand même un peu avant de se diriger vers le porche minuscule.

Les San-Claudiens comprennent leur empressement, quand, en enfilant leurs tenues de grotte, ils les voient charger leurs fusils et quand l'un d'eux conseille : "ne laissez pas vos affaires devant l'entrée, elles pourraient recevoir du plomb... ". Nos chasseurs espèrent la sortie

d'un blaireau et ne s'en cachent pas, car c'est muni de toutes instructions utiles que le Père Colin passe la première chatière. "Si les blaireaux sont là, c'est dans un élargissement ou sur un balcon au sec. Faudra les laisser passer et prévenir pour qu'on ne les rate pas".

On fait un peu tous les métiers sous terre, mais c'est bien la première fois à Saint-Claude qu'un spéléo fait office de fox terrier.



La grotte n'est pas très longue. Après avoir rampé sur un mètre, on arrive dans une galerie que les concrétions obstruent complètement une vingtaine de mètres plus loin. Pas de blaireaux, mais des insectes cavernicoles que Colin recueille soigneusement.

En sortant de ce trou, les spéléos essayent d'en savoir davantage sur l'emplacement du gouffre qu'ils vont rechercher. Si leurs interlocuteurs n'ont jamais vu ce puits, ils en connaissent en revanche un autre extrêmement profond dans lequel les pierres "tombent pendant dix bonnes minutes avant de toucher le fond" (! !), mais pour en préciser le site, c'est une autre histoire.

"Il est par là, à une bonne demi-heure, au pied d'un gros rocher et pas loin d'un chemin. Du haut du rocher on le voit obligatoirement. C'était dans la parcelle 18, mais elle a du changer de numéro. Cela doit être maintenant la 4".

"Non, dit l'autre, plutôt la 6. Il faudrait qu'on vous y mène, mais aujourd'hui il faut qu'on rentre... Et puis il faudrait le retrouver, depuis le temps qu'on ne l'a pas vu."

La description semble correspondre avec celle donnée aux Piards six mois plus tôt pour le gouffre de la Combe à l'Ours, mais avec des renseignements aussi précis, il est préférable de ne pas perdre son temps en recherches inutiles, et l'équipe suivant sa première intention, bifurque vers la Combe Raillard, traverse le long pâturage abandonné, et en arrivant à la forêt de la Chaux-du-Dombief, commence à "prospector".

Aujourd'hui, le flair est en défaut, et la chance est contraire, car, après avoir

parcouru en ordre dispersé des hectares de forêt et des kilomètres de chemins bordés de murettes, les spéléos se retrouvent tous bredouilles. Pas tout à fait cependant, car Colin et Miglio qui sont tombés par hasard sur de beaux ronds de nébuleux n'ont pas résisté à la tentation d'en remplir leurs musettes. Et Delort qui n'a pas apprécié beaucoup les charmes philosophiques de la prospection, rugit à la vue des récoltes : "Enfin, il faudrait s'entendre, c'est un gouffre qu'on cherche, ou des champignons !".

Pauvre Franck ! ces deux rossards d'anciens feront tout leur possible pour le faire sortir de ses gonds. Tandis que, sur le chemin du retour l'équipe balaye une dernière fois le secteur, l'un ou l'autre lance de temps en temps un appel :

"J'ai trouvé !"

"Le gouffre ?"

"Mieux que ça, un rond de nébuleux !"

Ce qui ne les empêche pas d'être aussi vexés que les jeunes d'avoir tant louvoyé pour rien, mais eux, ils commencent à en avoir l'habitude.

Après tous ces déboires, la recherche des cavités de la grande forêt finit par trouver une heureuse solution. Les spéléos font la connaissance d'un San-Claudien d'adoption, François Grégis, qui est originaire de Prénovel où il revient souvent, et qui a tant parcouru à la chasse les forêts du Grandvaux qu'il les connaît dans leurs moindres recoins. Il sait où sont les gouffres de la Combe à l'Ours, de la Combe Raillard. Il en connaît même d'autres, et chose rare, il sait utiliser une carte d'Etat Major et y noter l'emplacement des trous avec une jolie précision. Inutile de dire que sa proposition de guider l'équipe est acceptée avec enthousiasme.

Le Lundi de Pâques 1961, Miglio, Colin, Goliard et Dole lui emboîtent le pas. C'est un gouffre proche des Piards qui est le premier abordé. Non loin de la ferme de Nanchez, il s'ouvre par une petite fenêtre sous un entablement à mi-hauteur d'un couloir très raide. Comme il s'agit d'une simple reconnaissance, l'équipe n'a amené avec elle que deux échelles de 12 mètres et quelques cordes, et ces agrès sont insuffisants pour atteindre le fond du puits.

Miglio, puis Colin et Goliard descendent dans la première verticale et s'arrêtent sur un palier spacieux qui s'incline et se coupe sur un nouvel à-pic où ils jettent quelques pierres. Les avis diffèrent quant à la profondeur du second puits. Dix mètres ? Vingt mètres ? En tous cas, c'est un beau gouffre, et notre guide est remercié. Il semble d'ailleurs un peu surpris de voir avec quel plaisir les spéléos apprécient cette découverte et avec quel entrain ils lui font part de leur détermination de revenir bientôt à Nanchez finir l'exploration.

Une heure plus tard, l'équipe arrive devant un auvent encombré d'éboulis qui descendent en forte pente sous un chemin dans la forêt de Châtel-de-Joux. C'est l'entrée de la grotte à Jean Laurent.

L'histoire de cette grotte est curieuse, et remonte à quelques siècles.

Sous le règne de notre sire Louis le Quinzième, si on ne parlait pas encore de "hold-up", la chose existait déjà, et le métier de coupeur de routes était des plus lucratifs. On se souvenait encore dans la région de Lons-le-Saunier des exploits de la dynastie Maillot, dont Pancrace, le plus beau fleuron, est immortalisé par deux grottes. Dans le Grandvaux, à la même époque, c'est Jean Laurent qui, avec le concours d'un aubergiste d'Etival exerçait sa coupable industrie sur la piste allant d'Etival à Saint-Claude par Prénovel.

Le voyageur solitaire qui s'était arrêté dans cette auberge et avait eu l'imprudence de faire voir tout une bourse bien garnie, ou qui seulement avait bonne apparence ou belle monture, entendait après son départ le patron pousser à pleine voix un cri d'alarme : "la chèvre est dans les choux !".



Souriant sans doute en imaginant le désespoir du jardinier, le malheureux ne se doutait pas que ce cri le concernait directement, et qu'en l'entendant depuis son poste de guet, Jean Laurent vérifiait l'amorce de ses pistolets et prenait l'affût. Peu après, le voyageur proprement trucidé, débarrassé de ses bagages et de sa bourse, disparaissait sous terre.

A la longue, ces disparitions mystérieuses intriguèrent les autorités. Jean Laurent et son complices furent arrêtés, et comme en ce temps là, la justice était rapide et sans aucune indulgence pour ce genre d'exploits, ils se balancèrent promptement au bout d'une corde sur les lieux de leurs méfaits.

Telle est l'histoire qui nous a été contée et qui serait authentifiée par les archives de la Mairie d'Etival, où se trouveraient les minutes des interrogatoires et du procès. Ce qui par contre n'est nullement authentifié, c'est la présence dans la grotte du butin caché par les deux compères et que personne n'aurait jamais réussi à découvrir.

Pour l'instant, l'opinion générale est que Jean Laurent ne pourrait plus utiliser la cachette, car le porche de la caverne se réduit à un trou à rats. "Ils l'ont bouchée" dit Grégis. "Ils", ce sont les chasseurs de renards ou de blaireaux qui ont dû placer là des trappes, et qui ont fait rouler dans le trou des blocs volumineux. Comme le programme de la journée est assez chargé, on remet la désobstruction à une séance suivante et toute l'équipe se dirige vers la Combe à l'Ours où existe une bonne source. J. C. Grostabusiat y arrive précisément sur son vélomoteur. Il s'est tellement pressé de partir après avoir fini son travail qu'il a complètement oublié

l'heure, et qu'il n'a pas pris le temps de manger ni même songé à apporter un casse-croûte. Pour une fois, les autres auront un peu moins de "rab" à remettre en sac.

Le premier des gouffres de la Combe à l'Ours n'est guère qu'à 20 mètres de la source. C'est un beau puits circulaire, entièrement vertical, profond de 19 mètres, large de 4 à 6 mètres. Grostabusiat, Goliard et Dole s'empressent d'y descendre à l'échelle, et notre guide qui, à plat ventre au bord du trou les a regardés faire, sent tout à coup s'éveiller en lui une vocation de spéléo : "J'ai bien envie d'y aller voir moi aussi... Après tout ça n'a pas l'air bien sorcier."

Pourquoi ne pas lui accorder cette satisfaction ? Cinq minutes plus tard, assuré à la corde par les deux anciens, Grégis est allé rejoindre les jeunes et contribue à l'inventaire. Quelques amorces de diaclases sans issue profonde, un modeste cône d'éboulis avec les inévitables ossements de chiens, c'est tout ; la belle descente et la remontée dans le vide absolu ont cependant enchanté tous nos conscrits, jeunes et moins jeunes.

Et l'on repart, en remontant à travers bois la Combe à l'Ours, à la recherche du gros morceau, le gouffre du Tonkin. C'est le puits "insondable" dont ont parlé les chasseurs, et que Grégis croit pouvoir trouver sans hésitation. Après un bon kilomètre de montée, il s'arrête au bord d'un effondrement moussu.

"Le voilà !", puis il se ravise "Mais non ! il n'est pas comme ça"

En fait, les pierres qu'on jette par une petite ouverture dans la paroi de la doline ne tombent pas bien bas, mais c'est quand même un trou, dans lequel on peut descendre à défaut de mieux. Miglio attache sa corde à un arbre et se laisse glisser dans la pente pour prendre pied une dizaine de mètres plus bas dans une petite salle où tout est blancheur. La "grotte gouffre du Tonkin" offre à ses visiteurs des décors intéressants, et surtout une coulée de concrétions remarquable par sa teinte immaculée et les détails de son architecture. Naturellement, toute l'équipe tient à y aller jeter un coup d'œil, cependant que notre guide reste perplexe, se tourne vers les quatre points cardinaux :

"Pourtant, il est par là, pas bien loin, mais voilà, je l'ai vu en été, quand il y avait de la feuille, et aujourd'hui j'ai du mal à me repérer".

On remonte une nouvelle pente... puis on descend... puis on remonte jusqu'au sommet d'une grande barre rocheuse. Pas de gouffre. Comme il reste encore bien du chemin à faire avant le soir, il faut prendre une décision. Miglio et les jeunes retournent vers la voiture, à la Combe à l'Ours, tandis que Colin et Grégis continuent de rechercher l'introuvable. Ils rejoindront les motorisés à l'entrée de la Combe Raillard, après avoir parcouru encore sans succès tout un vaste périmètre de forêt.

L'équipe reprend ses sacs, pour longer à travers bois l'arête ouest de la Combe, et après deux kilomètres de parcours, arrive au bord d'un petit puits.

"Ce n'est pas grand chose, sûrement" dit Grégis.

Colin tient néanmoins à aller voir ce que donne la galerie qui semble plonger à trois mètres en contrebas.

"Ca continue ! !"

Après une petite salle en pente, où dort une colonie d'oreillards, il faut se glisser entre une voûte basse et une nappe d'éboulis, pour entrer dans une galerie à stalactites, formant une suite de petites salles séparées par des étroitures. Ensuite, c'est un boyau qui va en se rétrécissant et qui devient impénétrable à une centaine de mètres de l'entrée. Certains détails, le puits, les trois petites salles successives, Colin identifie la grotte dont un passant avait parlé aux San-Claudians un jour de l'année précédente, grotte qu'ils avaient recherchée toute



une soirée en bordure d'une clairière très voisine, dans un autre banc de rochers.

Cette grotte où se trouvent des planches prouvant une occupation par le maquis devait, d'après notre informateur, finir par une fissure donnant sur un à-pic inviolé. La fissure existe bien à l'extrémité, mais pas le puits. Miglio est descendu à son tour, et depuis la première salle rappelle son collègue :

"Pressons ! il fera bientôt nuit. On reviendra !" Quel dommage de courir si vite dans un si beau trou !

Dans les bois après les pâturages de la Combe Raillard, Grégis commence par tourner en rond avant de repérer le bon chemin. Il lui manque encore une fois "la feuille", car avec ces buissons dégarnis, la forêt a changé d'aspect. Mais bien vite, cette fois, il retrouve la bonne direction et amène l'équipe au bord d'un puits monumental, invisible à quelques mètres. Un gros tronc d'arbre, complètement pourri, masque en partie l'impressionnant orifice.

Un bloc lancé dans le vide, accuse au son une profondeur de 40 mètres environ. Miglio jette un coup d'œil circulaire pour trouver des repères en vue de la prochaine exploration et s'exclame : "Mais je suis déjà venu ici en octobre, je reconnais ces rochers !"

C'était le jour mémorable où la prospection n'avait donné que des champignons.

Il est de fait qu'on pourrait passer bien des fois sur le chemin tout proche sans remarquer ce puits que rien ne signale et qui s'ouvre de plain pied. Entre le sapin couché en travers du gouffre et une des parois, des éboulis moussus ont formé une sorte de clef de voûte qui doit être fragile et sur laquelle il serait de la dernière imprudence de s'aventurer. Bref, un piège mortel pour les gens distraits.

"Je veux bien vous dire comment je l'ai trouvé, dit Grégis, j'étais à la chasse et je surveillais un écureuil dans l'arbre au dessus. Je ne sais pourquoi, à un moment j'ai regardé à mes pieds... Il était temps !"

Ce puits n'a pas de nom jusqu'à présent. Le plan directeur indique comme lieu dit : "Le Grand Brigalet", commune de Chaux-du-Dombief. Ce sera donc le gouffre du Grand Brigalet.

Il reste encore un dernier trou à voir, pas très loin et celui là aussi est bien dissimulé. L'équipe descend à la suite de son guide dans une combe moussue où affleurent des bancs de rochers disloqués, et une fois de plus Grégis hésite :

"Pourtant, il est là, je suis sûr qu'il est là !"

"Derrière vous" crie Colin qui, resté sur l'arête du petit cirque a une vue plongeante.

"Mais oui... Le voilà !"

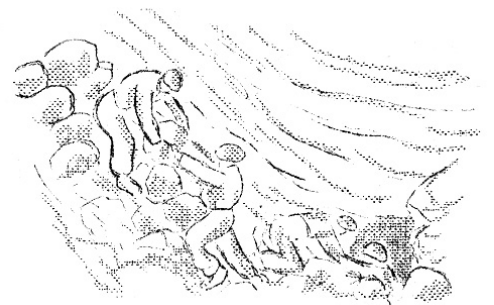
Ce dernier puits n'est pas si profond que le précédent. Son orifice rectangulaire s'ouvre entre une paroi verticale et un gros sapin. Les jets de pierres n'accusent guère qu'une profondeur de 12 à 15 mètres au maximum et s'il n'était pas si tard, son sort serait immédiatement réglé. En reportant sur la carte l'emplacement exact du gouffre, les spéléos constatent qu'ils sont maintenant en forêt de Saint-Maurice, à l'entrée de la Combe Verguet où ils sont déjà descendus dans un puits de 25 mètres, où un autre puits de 60 mètres a été visité par leurs collègues aijistes et un autre par le S.C Lédonien. Ces diverses cavités jalonnent le cours souterrain d'un ancien torrent, dont l'activité superficielle plus ancienne apparaît encore nettement sous forme de lit fossile dans le lapiaz qui affleure partout dans la forêt.

La tournée de repérage est maintenant terminée. Cela fait plus de vingt kilomètres, à pieds pour la journée, mais personne ne s'en plaint en présence d'un bilan de sept nouveaux trous, dont deux, le gouffre de la Combe à l'Ours et la grotte gouffre du Tonkin sont explorés et topographiés. Evidemment, on a manqué le grand puits du Tonkin, mais Grégis le retrouvera, il en est sûr, comme il retrouvera un autre gouffre près de la Combe à l'Ours et un autre encore aux environs de la Grotte à Jean Laurent. Il connaît à deux ou trois cents mètres près l'emplacement de ces puits, et s'il n'a pas essayé de les redécouvrir aujourd'hui, c'était pour ne pas perdre trop de temps.

En passant au retour devant la petite grotte dénommée "Cave aux Fromages" le Père Colin qui n'a pas pu y faire la moindre capture l'an dernier, tient à aller voir si, cette fois encore, il n'y aura pas de petites bêtes à récolter. Heureuse idée, car lorsqu'il en sort, son tube de chasse est bien garni d'au moins dix variétés d'insectes cavernicoles.

Le 16 avril suivant, une équipe san-claudienne arrive aux Piards avec comme premier objectif l'exploration complète du gouffre de Nanchez. Miglio, Jean et Jacqueline Rossi, Colette Arnoud et J.P. Dole descendent, assurés par Colin au fond du premier puits. Ensuite, Miglio s'engage dans l'à-pic inexploré, descend dix mètres d'échelle et prend pied dans une petite rotonde où tout n'est qu'argile grasse et humide. Le point de fuite de l'eau d'infiltration est un boyau surbaissé, encore plus glaiseux si possible que le bas du puits. Jacqueline qui est descendue à son tour y fonce tête baissée, sans souci de ses boucles, mais malgré tous ses efforts ne parvient pas à progresser beaucoup. Il faut se faire une raison, c'est bouché et bien bouché à 25 mètres de profondeur verticale.

L'après-midi du même jour, c'est à l'entrée de la grotte à Jean Laurent que l'équipe dépense ses forces. Un à un, les gros pavés sont remontés et empilés méthodiquement au sommet de la pente à 45°. Comme il n'y a pas assez de place pour que tout le groupe puisse se rendre utile, une partie



des spéléos se disperse en forêt, à la recherche du gouffre vaguement situé par Grégis. Après une demi-heure de marche et de contremarche, Rossi découvre, à la limite de la forêt d'Etival un puits étroit dont il atteint le fond sans difficulté à la corde lisse, car la dénivellation n'est que de sept mètres. La pluie qui se met à tomber interrompt la prospection et les travaux de désobstruction.



On apprendra quelques jours plus tard que le petit gouffre exploré par Rossi n'est pas celui dont parlait notre guide. Le sien mesure au moins une vingtaine de mètres et ne se situe pas dans la même direction relativement à la grotte à Jean Laurent. Quelle passoire que cette forêt !

Quelque temps après, le 1er Mai, six spéléos arrivent au Grand Brigalet et déroulent leurs échelles dans le gouffre. Mario, Jean Rossi et sa femme, puis Grostabussiat et Colette Arnoud descendent 33 mètres dans le vide et prennent pied au sommet d'un cône d'éboulis monumental. Ils cherchent en vain une issue profonde, car tout est colmaté.

Après avoir assuré la descente et la remontée de ses collègues, Miglio descend à son tour, et comme quand il assure, il a quelquefois tendance à accélérer le mouvement s'il trouve que cela ne va pas assez vite à son gré, les autres lui rendent cette fois la pareille. Toute l'équipe s'attelle à la corde d'assurance, et notre Charlot, hissé comme un poids plume, remonte les échelons au pas de gymnastique. "Bande de... !" (ici plusieurs mots couverts par la grosse rigolade).

Le puits de la Combe Verguet livre lui aussi son secret à Mario, maigre secret, car, comme l'autre il est irrémédiablement bouché à 12 mètres de profondeur verticale seulement.

L'équipe revient donc vers la route, et en longeant la Combe Raillard, fait un détour pour aller voir la grotte gouffre. De même que Colin à sa plongée ultra rapide, ses collègues constatent que l'extrémité de la galerie est impénétrable, mais en faisant demi-tour, ils avisent une ouverture latérale au dessus d'un petit socle et y jettent un regard.

"Ca continue !" par un à-pic en hélice où Rossi et Mario arrivent à se glisser pour descendre à la corde jusqu'au niveau d'un palier, cinq mètres plus bas. Ensuite c'est un puits en éteignoir, profond d'une dizaine de mètres, et les échos éveillés par les pierres lancées dans ce vide indiquent une vaste cavité. Les échelles sont restées assez loin et il est trop tard pour poursuivre l'exploration, mais aussi l'ouverture est bien étroite et la moitié de l'équipe ne pourrait pas la franchir. Une fois encore, il faudra revenir.

Moins d'un mois plus tard, cette grotte gouffre sera enfin visitée entièrement, après élargissement de la chatière. Le puits de dix mètres s'ouvre sur une belle salle très haute, garnie sur tout son pourtour de jolies concrétions. Mais au centre de la salle, sur une pierre bien en évidence, trônent deux grosses ampoules de flash. La fissure n'était pas inexplorée... et les précédents visiteurs

ont même essayé sans succès de poursuivre la descente en désobstruant le point de fuite des eaux d'infiltration.

Qui sont-ils ? Aucune indication, et aucune inscription sur les murs. Aucun dégât non plus dans les fragiles cristallisations. A coup sûr, ces inconnus sont de vrais spéléos, qui savent apprécier et respecter la beauté des cavernes, et après qui on aura toujours du plaisir à passer.

Le 6 mai 1962, les San-Claudien profitent d'un des premiers après-midi de vrai printemps pour aller terminer la désobstruction de la grotte à Jean Laurent.

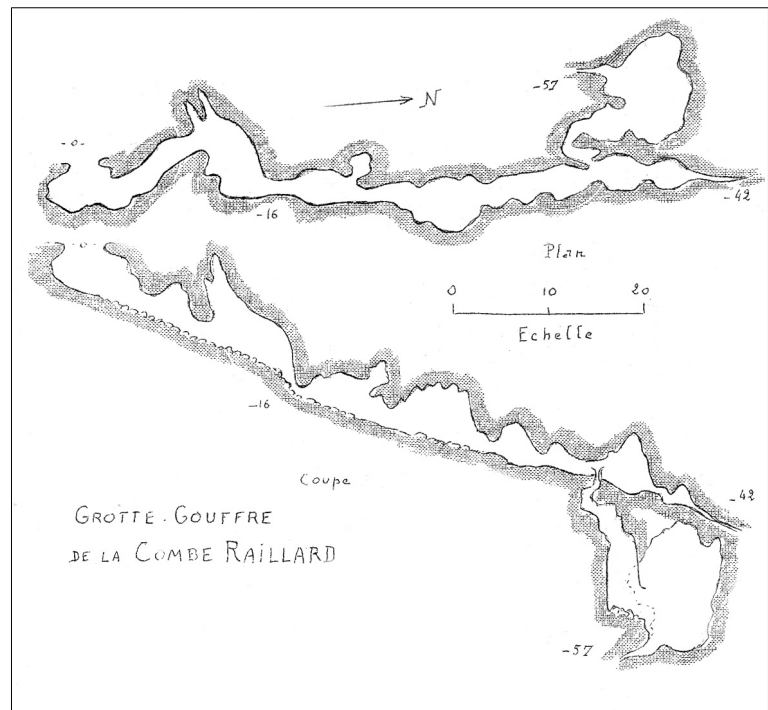
La besogne est rapidement menée, mais l'orifice reste quand même minuscule, ce n'est qu'un pertuis vertical entre des blocs bien enracinés, par lequel on entrevoit une galerie plongeante à deux mètres en contrebas. Le passage n'embarrasse guère Jacky Zannoni, qui se glisse comme un ver dans les boyaux les plus étroits. Où son casque peut passer, tout suit !

Françoise Grenier et Titou Vaillat, bien que de taille supérieure vont le rejoindre assez facilement, mais Grostabussiat, Miglio et Colin restent à la porte. Ce n'est pas qu'en se comprimant un peu ou même beaucoup, ils n'arriveraient pas à se faire avaler par le goulet, mais ensuite, pour remonter, ce serait une autre affaire.

Les jeunes se tirent d'ailleurs très bien de l'exploration et des levés de plan, qui ne sont pas compliqués. Le puits donne immédiatement accès à une salle en pente, presque rectangulaire, d'où partent deux boyaux. Jacky, malgré sa sveltesse finit par se coincer dans un des minuscules passages, et doit enlever son casque pour pouvoir y faire demi-tour. Un quart d'heure plus tard l'équipe remonte, mission remplie. La désobstruction avait demandé au moins dix fois plus de temps. Aucune trace, bien entendu du trésor des brigands.

Puis tout le groupe se dirige vers la Combe Raillard, pour lever le plan de la grotte gouffre et y faire quelques photos. Rien n'a changé depuis la dernière exploration. Pourtant, à l'entrée, un gros tas de neige achève de fondre, et l'eau descend la galerie pour aller s'écouler dans la salle terminale, en cascasant dans le puits de dix mètres. La douche à 0° qui s'infiltré dans les manches et le col des combinaisons fait pousser des cris divers à ceux qui descendent l'échelle.

Le Père Colin a soigneusement emballé son matériel de photo, et malgré l'humidité, le magnésium éclate à la perfection et transforme instantanément l'air sursaturé d'eau de la salle en un brouillard



compact où on arrive tout juste à se voir le bout des pieds.

Que ne ferait-on pas pour enrichir la collection de photos ? Jean-Claude consent à penduler pendant une bonne minute à mi-hauteur de l'échelle et sous le jet de la cascade pour permettre de faire du puits une vue vraiment "spéléo". Il en sera bien mal récompensé, car, dans sa hâte d'opérer avant que le nuage de fumée des charges précédentes ait gagné le puits, Colin vise trop bas et cadre mal sa photo. Pour les gens "raisonnables", elle serait typiquement spéléo, car Jean-Claude a complètement perdu la tête !

Revenus les derniers à la galerie haute, Colin et Jacky ainsi que Françoise qui replie le matériel, voient Titou revenir au pas de course : "Amenez une échelle, on vient de trouver un nouveau gouffre !"

En bordure d'une vaste doline, non loin de la grotte gouffre, Miglio vient de repérer en effet une diaclase étroite et allongée, profonde d'une dizaine de mètres, qu'il a suffisamment désobstruée pour permettre à un des jeunes de s'y glisser. L'échelle toute

gluante encore de l'argile du puits y est mise en place, et Jean-Claude s'offre le plaisir de la "première".

Une première très brève, la fissure extrêmement étroite n'est pénétrable que sur une dizaine de mètres de chaque côté du puits et ne présente pas de continuation, sauf quelques pertuis anguleux entre des blocs disjoints. Quand Colin, qui s'est attardé à sa partie de chasse habituelle arrive près des autres, Miglio lui fait remarquer qu'il sort du sous-sol une légère fumée.

"Eh Père. Ça communique avec la grotte, voilà la fumée du magnésium".

Rien d'impossible, et l'arrivant commence à considérer le plan qu'il vient de lever et l'orienter pour voir où pourrait se faire la communication, quand ses collègues se mettent à rire : c'est Jean-Claude qui, sur son échelle lance vers la surface les volutes de fumée d'une gauloise !

"Fumistes !"

En fin 1962, les orifices de trois autres gouffres ont été reconnus, toujours dans le même périmètre de forêt. L'un est très proche des Piards, et les deux autres s'ouvrent en forêt de Prénovel. Le grand puits du Tonkin, dont l'entrée assez étroite avait été, pour éviter des accidents, complètement obstrué par des bûcherons, sous des monceaux de branches mortes, a pu être enfin localisé.

Cela promet encore des belles explorations dans le Grandvaux... et de la copie pour d'autres Echos.